# DISCOURS

PRONONCÉ A L'OUVERTURE DU COURS COMMUNAL DE BOTANIQUE DE LA VILLE D'AMIENS, LE 16 MAI 1866

Par M. RICHER

Docteur en Médecine, Professeur titulaire.

---

MESSIEURS,

C'est avec une émotion véritable que je viens, pour la première fois, occuper cette chaire illustrée par tant d'hommes éminents, qui, depuis plus d'un siècle, sont venus successivement remplir ici la tâche difficile d'initier leurs contemporains à l'étude des plantes. Toutefois le souci très-légitime que m'inspire l'honneur qui m'a été fait de recueillir l'héritage des Barbier, des Pauquy, des Févez, n'est pas le seul sentiment qui me préoccupe. Je sens qu'il ne m'est pas permis d'élever la voix dans cette enceinte avant d'avoir accompli un premier devoir. Permettez-moi d'offrir tout d'abord un tribut de regrets, de reconnaissance et d'affection à la mémoire de mon digne et savant prédécesseur. Je ne puis oublier que M. le professeur Févez m'accorda la plus grande preuve d'estime et de confiance qu'il pût donner à un jeune confrère, en me désignant pour le suppléer dans un enseignement dont il n'ignorait pas les difficultés, bien que toutes les difficultés ne fussent qu'un jeu pour son admirable talent.

En m'accordant l'honneur de vous enseigner les éléments d'une science, que j'aime et que je cultive depuis



Numérisé par Google

plus de vingt ans, le premier Magistrat de notre ville n'a pas seulement comblé mes vœux mes plus chers, il a de plus, en sanctionnant le choix de M. Févez, rendu hommage à sa mémoire. — Qu'il me permette de lui offrir ainsi qu'à l'Autorité universitaire l'expression de ma reconnaissance.

Vous savez, Messieurs, que notre siècle, qui s'appellera aussi le grand siècle, a vu naître et se developper de magnifiques découvertes scientifiques, qui, en transformant le monde, impriment à la civilisation moderne un caractère de singulière grandeur. La botanique occupe dans l'ensemble de nos connaissances une place importante, un rang très-élevé. Et si elle emprunte aux autres sciences des instruments d'analyse et des moyens d'investigation, elle leur rend avec usure l'équivalent des services qu'elle en a reçus. La botanique, il est vrai, n'est pas d'origine moderne. Et si l'on peut donner ce nom à la connaissance des plantes, — elle est sans contredit la plus ancienne de toutes les sciences. Elle fut créée le jour où l'homme, ayant découvert les propriétés alimentaires d'une plante, fut capable de la reconnaître le lendemain, — le jour où l'homme, ayant trouvé dans le suc d'une herbe un soulagement à ses souffrances, une guérison pour ses blessures, désigna cette herbe à la reconnaissance de ses parents, de ses amis. Je me hâte de dire que la distance est immense, entre ce point de départ et la science des botanistes modernes. Mais aussi combien de siècles a-t-il fallu pour bâtir sur cette première pierre l'édifice immense que nous admirons aujourd'hui !

Numérisé par Google

Ne croyez pas cependant que la botanique, par une exception, se soit lentement développée à travers les siècles, pour arriver par un insensible progrès au degré de perfection que nous lui connaissons. Jusqu'à l'épanouissement simultané des connaissances scientifiques modernes, la botanique est demeurée dans une véritable enfance. C'est depuis peu que nous la voyons briller d'un éclat que ne lui connaissaient point ses anciens adeptes.

« En considérant, dit Mirbel, de combien d'obstacles l'étude de cette science est environnée, on ne s'étonnera plus qu'elle ait marché si lentement. Les anciens n'avaient pas la plus légère notion de l'anatomie et de la physiologie végétales; ils ne pouvaient même pas en avoir, puisqu'ils ne connaissaient pas le microscope et que la chimie n'était pas née. Le besoin ou le hazard leur avait fait connaître quelques faits importants, et ils n'avaient pu en tirer les conséquences. Ils savaient depuis des siècles que la poussière des palmiers mâles féconde les palmiers femelles, et ils n'en avaient tiré aucune conséquence générale sur la fécondation des plantes. Ils connaissaient l'art de greffer, et n'avaient aucune lumière sur la cause de l'union de la greffe et du sujet. Il en est de même de beaucoup d'autres phénomènes qui n'étaient pas inconnus d'Aristote, de Théophraste et de Pline. »

La botanique ancienne consistait tout en applications. Les médecins ne recherchaient les plantes que pour en composer des remèdes, les agronomes ne s'attachaient qu'à celles dont ils essayaient de tirer quelque nouvelle

Numérisé par Google

culture. Beaucoup de plantes, enfin, n'avaient d'attrait que par les idées superstitieuses et souvent fort singulières qu'on y attachait. — Permettez-moi de vous citer Pline, le plus grand naturaliste de l'antiquité:

« J'ai vu, dit-il, dans cette province, dans le champ d'un homme chez qui je logeais, une plante nommée *dracunculus*, qu'on y avait nouvellement découverte. Elle était de la grosseur du pouce et marquée des mêmes couleurs que la peau de la vipère. On prétendait que c'était un spécifique contre la morsure des serpents. Elle jouit d'une propriété étonnante. Elle sort de terre à la première mue des serpents et s'élève jusqu'à la hauteur de deux pieds; elle s'y enfonce ensuite avec eux, et aucun serpent ne se montre pendant tout le temps où elle reste cachée. »

Vous voyez que ce n'est ni à la beauté des fleurs, ni à certaines particularités curieuses de structure ou d'organisation que s'attachera l'ancien naturaliste, et ses successeurs pendant des siècles ne feront qu'imiter son exemple. Il faut toujours qu'à chaque plante s'attache une propriété médicinale vraie ou fausse, et quelque conte à faire sourire le sens commun. Souvent aussi on trouve dans ces descriptions un renseignement utile, ou quelque remarque pleine de justesse et d'à-propos. — Ecoutez ce qu'il nous dit de la pivoine de nos jardins, une des plantes les plus anciennement et les plus universellement cultivées:

« Le Pœnia est de toutes les herbes celle dont la découverte est la plus ancienne. Elle est aussi appelée *Pentorobos* ou Glycyside. C'est encore une des difficultés de la

Numérisé par Google

botanique que les mêmes plantes, suivant les diverses contrées, aient des noms différents. Celle-ci croit dans les montagnes boisées; sa tige a quatre doigts de hauteur entre chaque point d'où sortent les feuilles, et porte à son sommet quatre ou cinq fruits semblables aux noix grecques et remplis de graines rouges ou noires. Le Pœnia est un préservatif contre le cauchemar. On recommande de l'arracher pendant la nuit, parce que si l'on est aperçu de l'oiseau de Mars (le pic), il s'élance sur celui qui la cueille et lui arrache les yeux. »

A ces traits nous ne reconnaîtrions pas la pivoine, si elle ne nous était déjà connue. Avant de fermer le livre, notons que notre plante est très-ancienne, et remarquons que nous ne sommes pas les premiers à nous plaindre des inconvénients de la synonimie. Pourtant la science était bien peu compliquée du temps de Pline et ne présentait que de bien petites difficultés; si nous en croyons le grand naturaliste ancien, l'on pouvait se dire botaniste à peu de frais.

« La connaissance des plantes, dit-il, s'acquiert assez facilement. Pour nous, à l'exception d'un fort petit nombre, nous avons eu la satisfaction de les examiner toutes dans le jardin *d'Antonius Castor*, vieillard centenaire qui avait le plus de réputation dans cette partie. »

Ainsi du temps de Pline, un homme possédait déjà un jardin botanique, et ce jardin renfermait presque toutes les plantes connues.

Mais, Messieurs, mon but n'est pas de tracer l'histoire de la botanique. Cette histoire est tellement liée à celle de la médecine qu'il est presque impossible de les séparer.

Numérisé par Google

Souffrez donc que j'abandonne l'antiquité, et que sans m'arrêter au moyen-âge, j'arrive à une époque plus rapprochée de la nôtre. Ce n'est pas à dire que dans cette longue suite de siècles la botanique n'ait fait aucune conquête — et pour ne parler que des Arabes, je pourrais vous citer nombre de plantes dont les propriétés ne leur avaient point échappé. Au quinzième siècle, les médecins se pénétrèrent de cette idée singulière qu'il devait exister un rapport intime entre la conformation, l'aspect, la couleur, etc., de certains organes des plantes et les organes du corps humain. Les *signatores* (c'est ainsi qu'on les appelle) ont rendu à la botanique des services analogues à ceux que la chimie doit aux alchimistes; en poursuivant des chimères, ils ont fait quelques découvertes. Le pavot leur représente une tête humaine avec une couronne — sa décoction sera bonne pour guérir les affections de la tête; la pulmonaire — pour la phthisie; les feuilles de l'asarum — pour les maladies de l'oreille; le duvet des fruits du coignassier — contre la chute des cheveux. Crollius et J.-B. Porta eurent de nombreux disciples; on s'ingénia à trouver des plantes portant la signature ou plutôt le cachet de toutes les maladies, et on en découvrit beaucoup. Si la médecine gagna très peu à de si puériles recherches, la botanique en tira quelque profit. Mais tant que les peuples auront peu de relations entre eux, par l'impossibilité d'entreprendre de longs voyages, tant que durera l'indifférence qui s'attache aux végétaux auxquels on n'a pas reconnu des propriétés utiles, la science ne sortira pas de l'ornière dans laquelle elle se traîne péniblement. Les médecins seuls conti-

Numérisé par Google

nueront à se livrer à l'étude des *simples*, comme on disait alors, et ils s'y livreront avec d'autant plus d'ardeur que le règne végétal était et sera toujours la grande source à laquelle ira puiser la thérapeutique

Hâtons-nous, Messieurs, d'arriver à l'époque des grandes découvertes géographiques. La navigation s'est perfectionnée. D'habiles et savants voyageurs explorent avec soin une foule de contrées inconnues de notre ancien continent. La route des Indes et celle du nouveau monde sont ouvertes. Il faut renoncer à vous décrire toutes les richesses qui nous arrivent de tous les points. Garcias, Clusius, Hermandez, Pison, Plumier, Prosper Albin, Tournefort et tant d'autres naturalistes consacrent leur vie à la science des végétaux, dotent l'art de guérir de remèdes admirables, décorent nos jardins de fleurs nouvelles, et nos champs de produits qui seront la gloire de l'industrie et un préservatif contre la disette.

Toutefois, il faut bien le reconnaître, l'ordre et la lumière sont loin de régner dans cet amas de richesses. Il est temps que les botanistes viennent préciser l'origine d'une foule de médicaments et poser le principe qui permettra à la médecine de faire de nouvelles acquisitions. Laissez-moi vous dire comment et par qui fut débrouillé le chaos que présentait la science, il y a deux cents ans. Ce point d'histoire n'a pas toujours été présenté avec la clarté et la précision qu'il réclame. La justice s'est fait attendre longtemps pour *Magnol*, professeur de botanique à l'école de médecine de Montpellier. Disons donc que c'est lui qui a créé en 1689 le terme heureux de *Famille*, et que l'on trouve dans son petit livre cette phrase remarquable :

Numérisé par Google

« Je ne doute pas que les caractères des familles ne puissent être tirés aussi *des premières feuilles du germe au sortir de la graine...* »

Qui ne reconnaîtrait dans ces quelques lignes l'idée que soixante-dix ans plus tard Bernard de Jussieu appliqua si heureusement au jardin de Trianon ?

Toutefois, Messieurs, c'est à *Tournefort*, professeur de botanique au Jardin-des-Plantes de Paris, que revient la gloire immense d'avoir créé et nettement défini les genres qu'il porte au nombre de 698. Il établit et décrit 10,146 espèces, et crée du même coup un séduisant système de classification qui a régné longtemps dans nos écoles.

A la même époque *Camerarius* (dont le nom mérite d'être plus connu) découvrait le sexe des plantes. Cette découverte si féconde dans ses applications et dans ses résultats pratiques devient entre les mains de *Linné*, quarante ans plus tard, la base du plus célèbre et du plus poétique de tous les sytèmes de classification.

C'est encore à Camerarius que nous devons la première application d'un principe qui servira de guide à la thérapeutique moderne : *Des analogies de structure des plantes découlent des analogies de propriétés*. Ce principe aussi incontesté qu'incontestable exige dans la pratique une science élevée, si l'on ne veut marcher directement contre le but qu'on se propose.

J'ai déjà prononcé le nom de Linné. — L'illustre professeur d'Upsal opéra dans la botanique une révolution tellement grande, que je n'essaierai pas de vous en donner ici une idée. Il n'y a peut-être pas d'exemple

Numérisé par Google

dans la science d'un enthousiasme pareil à celui qu'excitèrent les magnifiques travaux du grand naturaliste suédois. L'anecdote suivante prouve que les botanistes n'apprécièrent pas seuls le génie de Linné. Louis XV, après une audience solennelle dans laquelle on avait discuté de grands intérêts d'État, s'approche de l'ambassadeur de Suède et lui remet un paquet : — Vous donnerez, dit le roi, ceci de ma part à Linné; ce sont des graines de plantes qu'il sera bien aise de connaître.

Toutefois, Messieurs, si grand que soit le nom de Linné, — si digne d'admiration que nous paraisse son ingénieux système, — nous devons dire que sa gloire pâlit devant celle de nos compatriotes Bernard et Laurent *de Jussieu. La méthode naturelle* qu'ils firent connaître, en 1789, est, comme on l'a dit, le plus beau monument que l'homme ait élevé à la science des végétaux.

Je ne vous ferai point ici le parallèle de deux œuvres d'un mérite fort différent. Disons seulement que l'une séduit comme belle œuvre d'art, et que l'autre enchante et satisfait l'esprit comme tout ce qui est revêtu d'un caractère de beauté naturelle et de rigoureuse exactitude.

Tandis que ces grands progrès s'accomplissaient dans le domaine de la science pure, les praticiens répandus sur la surface du globe ne restaient pas inactifs; le catalogue des plantes connues s'accroissait avec une extrême rapidité, grâce aux travaux des de Humboldt, des Robert Brown, des Dumont d'Urville et de tant d'autres naturalistes,

Linné, en 1753, ne connaissait encore que 6,000 espèces.

Numérisé par Google

Persoon, en 1807, en comptait 26,000.

Stendel, en 1824, en portait le nombre à 50,000.

Vingt ans plus tard, en 1844, on en connaissait 95,000.

Aujourd'hui les livres et les collections renferment plus de 120,000 espèces.

Nous sommes loin de tout connaître, car, d'après les calculs très-ingénieux de M. Ad. de Candolle, la Flore universelle ne compterait pas moins de 400,000 à 500,000 espèces, sans y comprendre la Flore antédiluvienne ressuscitée par les magnifiques travaux de M. Ad. Brongniart.

Dans cette esquisse, que je me suis efforcé de rendre très rapide, nous avons vu se multiplier les espèces et naître l'art de les classer. — Ce n'est encore là qu'une partie de la science. De même que pour connaître l'homme il ne suffit pas de savoir les noms de beaucoup d'hommes et de pouvoir, à la première vue, les distinguer les uns des autres ; de même pour mériter le nom de botaniste, il faut savoir quelque chose de plus que le nom des plantes. Les plantes, Messieurs, sont des êtres vivants, c'est vous dire qu'elles naissent, croissent, se reproduisent et meurent. — Cette série d'actes s'accomplissent au moyen d'organes dont le jeu constitue les fonctions. — Ces organes et ces fonctions sont étudiés avec un soin minutieux, avec la plus scrupuleuse exactitude. Cette partie si intéressante de la botanique comprend *l'anatomie* et la *physiologie végétale*, sciences tout-à-fait modernes.

Ne vous semble-t-il pas que ce soit une chose merveilleuse que de pouvoir se dire : quand j'aurai disséqué, analysé tous les organes jusque dans leurs derniers

Numérisé par Google

éléments, le végétal, devenu pour moi transparent comme le verre, me laissera voir les cellules, les fibres, les vaisseaux si ténus, de formes si régulières et si variées qui le composent; dans ces vaisseaux je verrai circuler des liquides d'aspect et de composition si différents. J'assisterai à la transformation de la sève, ce sang des végétaux. Ces parfums délicieux, ces essences précieuses, ces couleurs si prodigieusement variées, j'en saurai la composition. J'apprendrai comment le divin artiste a pu donner à chaque fleur un coloris qui n'appartient qu'à elle. Autre merveille, j'assisterai à la procréation du germe qui doit reproduire le végétal. Ce germe, je le verrai naître, se transformer, se développer, heure par heure, minute par minute. En un mot, j'assisterai au plus étonnant spectacle que nous offre la création ; sous mes yeux se transmettra, se multipliera cette puissance admirable et mystérieuse, — la vie !

Je ne puis, Messieurs, dans ces quelques pages, avoir la prétention de dérouler devant vous le tableau que nous offre la botanique moderne. Toute l'éloquence de J.-J. Rousseau, toute la poésie de Delille, les charmantes peintures de l'auteur des *Etudes et des Harmonies de la Nature*, rien enfin ne vous peindrait aussi bien qu'une étude sérieuse et attentive, les beautés, les harmonies de l'organisation végétale.

A peine aurez-vous soulevé un coin du voile qui vous dérobe encore des secrets que la science a pu pénétrer ; à peine aurez-vous fait quelques pas dans ce domaine si riant et si poétique, que s'ouvriront devant vous des horizons sans bornes, des perspectives et des points de vue

Numérisé par Google

d'une richesse incomparable. Plus vous avancerez dans ce vaste empire, plus vous verrez s'étendre devant vous les limites du merveilleux. Renoncez à tout voir, à tout connaître, à tout admirer. Sortez, si vous le voulez, du champ de l'observation et de la science positive, appelez à votre aide l'imagination ; essayez de vous peindre les formes les plus bizarres, les phénomènes les plus extraordinaires, les parfums les plus variés, les couleurs les plus harmonieuses ; tous vos rêves seront toujours, auprès de la fécondité de la nature, d'une incomparable pauvreté. Et n'allez pas croire que pour confondre votre imagination il soit nécessaire de vous transporter dans ces heureux climats, doués d'un éternel printemps, où règne une chaleur uniforme, une douce humidité, une éclatante lumière. Nous connaissons, par les récits des voyageurs, la richesse des terres intertropicales ; là les fougères sont de sveltes colonnes dont les mobiles chapiteaux ont une indicible élégance. Les modestes graminées de nos prairies deviennent des bambous dont les gerbes majestueuses s'élèvent plus haut que nos grands arbres. Dans les rivières flottent les immenses fleurs bleues du *Victoria regia*, les *palmiers*, les *cocotiers*, le *caféier*, le *bananier*, le *quinquina*, l'*acajou*, l'*immense baobab*, le *cotonnier*, le *théobroma*, et tant d'autres qui ne vivent que sous le soleil des tropiques. Les arbres géants sont reliés, enlacés par des lianes aux riches feuillages, aux fleurs admirables, aux parfums délicieux. Telles sont les *paniflores*, les *bignonia*, les *bouisteria*, les *bohinia*, les *aristoloches*, les *orchidées épiphytes*, la *vanille*, etc...

Nos froides contrées sont à tout jamais déshéritées de

Numérisé par Google

toutes ces richesses. Nous n'avons ni les *baobabs* vieux de cinq à six mille ans, ni les *wellingtonia*, hauts de 100 à 150 mètres, ni la fleur de *rafflesia*, avec ses trois mètres de circonférence. Nos nénuphars sont des nains, nos lianes des clématites et des chèvrefeuilles, nos fougères sont des herbes, nos bambous d'humbles gramens. Est-ce à dire que nos rivières, nos bois, nos côteaux soient dépourvus de toute poésie? Pensez-vous que la mousse que vous foulez aux pieds ait une mission moins noble, une organisation moins savante que les géants du règne végétal? Descendez encore plus bas; armez-vous d'un microscope, examinez cette moisissure qui recouvre d'un duvet blanchâtre ce fruit en décomposition. Ce duvet, c'est une forêt; ces filaments, qu'un souffle anéantit, sont des tiges élancées comme les stipes des palmiers; de leur sommet retombent, par une courbe gracieuse, plusieurs filets d'une délicatesse infinie et portant chacun à son extrémité une sphère qui se balance comme une lanterne vénitienne. Ces sphères vont se cribler d'ouvertures régulièrement et symétriquement distribuées. Ces trous donneront issue à une poussière, à des germes d'une petitesse excessive, que l'air est chargé de transporter sur un terrain favorable à leur reproduction; mais ces êtres si fugitifs seraient menacés d'une destruction complète, si la nature ne les avait entourés de précautions toutes particulières. Elle les a pourvus de trois espèces d'appareils reproducteurs, lesquels n'entrent en jeu que successivement et suivant, pour ainsi dire, le besoin des circonstances.

Combien de phénomènes singuliers nous présentent

Numérisé par Google

ces innombrables tribus d'algues, de champignons, de lichens, de mousses, qui pullulent de tous les côtés ! Il vous a paru extraordinaire que des arbres puissent atteindre jusqu'à l'âge de deux, de quatre et même de six mille ans. Voici un fait non moins curieux, beaucoup plus commun et d'un tout autre genre : prenez l'un de ces lichens, si abondants sur les rochers et sur le tronc des arbres, desséchez-le, conservez-le vingt ans, cinquante ans, dans un herbier ; au bout de ce temps, rendez-lui la lumière et l'humidité, il continuera de vivre, de croître et de se reproduire ; il se réveillera, car il n'était qu'endormi.

J'abuserais, Messieurs, de votre bienveillante attention si je m'étendais plus longtemps sur un sujet que des volumes n'épuiseraient pas. J'ai atteint mon but, si je vous ai fait voir que la vie végétale présente tous les degrés de durée et de ténacité, qu'elle couvre toute la surface du globe, que les germes en sont répandus partout, depuis la ligne brillante de l'équateur jusqu'aux glaces des pôles, depuis la profondeur des mers jusqu'au sommet des plus hautes montagnes. Les mers, les rivières, les marais, les prairies, les bois, les plaines, les montagnes, les rochers, le tronc des arbres, les profondeurs des mines, les corps organiques en décomposition, le corps de l'homme lui-même, dans certaines maladies, tout, en un mot, peut servir de théâtre au développement d'un organisme végétal.

Quel inépuisable champ d'études, et quel attrait pour tout esprit animé d'un sentiment vraiment poétique ! Que sont les produits de nos arts et de notre industrie

Numérisé par Google

pour l'homme qui, prenant la science pour guide, s'élève jusqu'à la contemplation des chefs-d'œuvre d'une éternelle et suprême harmonie.

Et maintenant, Messieurs, viendrai-je faire une sorte d'injure aux plus nobles facultés que Dieu ait mises en nous, en essayant par de pâles arguments de vous démontrer l'utilité de la botanique? Je puis borner ma démonstration à ceci : du moment que Dieu a pris la peine de créer tous ces êtres, il me semble que nous pouvons bien nous donner la peine de les regarder et de les admirer. Je n'ignore pas cependant que la plupart des hommes sont peu sensibles aux raisons de nature abstraite et purement spéculative. Ce mot *utilité* entraîne pour certains esprits, qui se disent pratiques, l'idée d'un service rendu à leurs appétits et à leurs besoins matériels. Il ne suffit donc pas de dire que la botanique élève l'âme vers Dieu par la contemplation des causes finales qu'elle nous fait apercevoir à chaque instant, que son étude est un aliment sain pour les passions de la jeunesse auxquelles elle imprime une salutaire direction. Les plantes nous rendent des services beaucoup plus immédiats : elles sont la base de la nourriture de l'homme et des animaux ; sans elles toute vie animale est impossible sur la terre. Ce sont les plantes qui nous vêtissent, nous chauffent, nous logent, nous fournissent des boissons aussi saines qu'agréables ; elles font la fortune de l'agriculteur et de l'industriel, nous fournissent une foule de remèdes et de breuvages salutaires.

Qui de nous, Messieurs, n'a pas été à même d'admirer chez nos habiles horticulteurs ces splendides variétés

Numérisé par Google

de *roses*, de *pelargonium*, de *camélias*, d'*azalées* et de tant d'autres merveilleuses espèces qui peuplent les jardins et les serres de nos riches et intelligents amateurs? Un genre est nouvellement découvert, on en possède quelques espèces seulement ! Vite la culture s'en empare, et bientôt mille variétés plus belles les unes que les autres surgissent de tous côtés. Comment et par quels procédés s'obtiennent ces prodiges qui font à la fois la gloire et la fortune de l'horticulteur? L'anatomie et la physiologie végétales vous répondront.

L'agriculteur qui n'a d'autre guide qu'une routine ignorante et bornée ne tirera pas de sa terre tous les produits qu'elle peut donner, si, dans la confection et dans la distribution de ses engrais, il ne tient pas compte des enseignements de la science, si dans les assolements, il ne consulte que son caprice ou le hasard. Le hasard pourra parfois le servir ; mais dans les éléments multiples auxquels il attribuera son succès, il sera incapable de discerner le véritable, s'il n'est éclairé par la science du chimiste et du botaniste.

Nous ne demanderons pas à l'industriel s'il trouve utile une science qui lui a fait connaître le *colza*, le *pavot*, le *pastel*, la *garance*, le *carthame*, le *campêche*, le *lin*, le *cotonnier*, le *tabac* et tant d'autres ! Le *phormium tenax*, plus nouveau que ses congénères, n'a-t-il pas été le bienvenu dans nos manufactures? Et si l'*ailante*, le *vernis du Japon*, rend avec son précieux insecte les services qu'il promet à l'industrie nationale, ne devrons-nous pas des remerciements aux naturalistes qui les auront introduits et propagés ?

Numérisé par Google

J'abrége, Messieurs, et j'arrive aux importantes applications qui intéressent ceux de mes auditeurs qui se destinent à l'exercice de la médecine et de la pharmacie. Pour eux, la connaissance des plantes n'est point une science aussi accessoire qu'on pourrait le croire. Il ne suffit pas qu'à première vue nous sachions distinguer *le pavot, la digitale, la belladone, le colchique* et tant d'autres que nous employons tous les jours. Souvent à côté du remède salutaire se trouve un poison terrible ; il importe, pour ne pas nous laisser tromper par des ressemblances ou des analogies, que nous possédions les caractères botaniques, sinon de toutes les plantes, au moins de celles qui nous entourent. A mesure que nous avancerons dans l'étude que nous allons entreprendre, nous sentirons combien il est urgent et nécessaire que la botanique serve de guide aux personnes qui se consacrent à l'art de guérir.

Beaucoup d'entre vous, Messieurs, exerceront la médecine dans les campagnes, les pharmacies ne seront pas toujours à votre portée ; si vous êtes instruits, vous trouverez autour de vous, dans les plantes du pays, beaucoup de remèdes efficaces. — Vos clients vous présenteront souvent des plantes qu'ils croient capables de les guérir ou de les soulager. Songez aux conséquences qu'aurait pour vous l'ignorance ou une erreur grave. Si vous étiez tentés de faire l'application du principe, de la loi découverte par *Camerarius*, n'oubliez pas que cette admirable loi, dont un autre professeur vous fera connaître les féconds résultats, exige une connaissance positive et complète des caractères botaniques. — Il ne saurait



Numérisé par Google

entrer dans ma pensée de vous dire ici tout ce que comporte un aussi vaste sujet. Si ma profession, qui est celle d'une partie de mes auditeurs, me donne l'envie de me lancer dans les applications de la botanique à la médecine et à la pharmacie, je sais que ce n'est pas ici la place de considérations qui trouveront ultérieurement l'occasion de se produire.

Je ne vous dirai rien des consolations que l'étude de la botanique procure tous les jours à tant de malheureux que des pertes douloureuses, des déceptions, des chagrins de toute sorte condamnent à l'isolement. L'histoire de J.-J. Rousseau nous en fournit un célèbre exemple. Les souffrances morales, aussi bien que les douleurs physiques, trouvent dans les plantes des remèdes salutaires. Puissiez-vous, Messieurs, n'en jamais faire pour vous-même la pénible expérience !

Messieurs, au moment d'aborder avec vous la difficile étude d'une science, dont vous pouvez, en partie, mesurer l'étendue, je sens renaître en moi des appréhensions que suffit à peine à calmer votre bienveillante attention. Les difficultés de la science ne sont pas, vous le dirai-je, la seule cause de mon inquiétude. Malgré moi mes regards se portent vers le passé; je remonte à l'illustre origine de ce cours. Je vois se dérouler devant moi la longue série de mes prédécesseurs depuis Dom Robbe, le prieur des Feuillants, jusqu'à M. Févez. Parmi ces hommes distingués, j'en vois dont le souvenir est encore vivant dans notre cité, d'autres dont le nom vivra dans l'histoire de la science. En cédant au besoin de rappeler ici les noms de MM. Barbier, Pauquy et Févez, mon but n'est

Numérisé par Google

point de faire leur éloge, car il n'est plus à faire. En vous demandant la permission de vous retracer quelques-uns des caractères de leur enseignement, je me propose des modèles à imiter, des exemples à suivre.

La grande figure de M. Barbier n'est point de celles que puisse tenter de peindre une main novice. Son portrait a été tracé de main de maître par l'un de ses plus habiles collègues, M. le professeur Tavernier ; permettez-moi de vous en détacher quelques traits :

« M. Barbier, doué d'une imagination vive et abondante, savait captiver l'attention : il excellait à présenter à l'esprit ce que les hommes aiment le mieux : des objets nouveaux. Il peignait avec chaleur ce qu'une pensée plus froide aurait à peine dessiné ; il recherchait dans ses descriptions les oppositions saisissantes et les détails les plus frappants de contraste, qu'il accompagnait toujours d'exemples heureusement choisis ; et comme ce talent se produisait avec la sobriété convenable, il était sûr de se concilier la bienveillance d'un auditoire sympathique. Et aussi quelle science pouvait se prêter plus utilement à la manifestation de si précieuses facultés !... » (*Eloge de* M. Barbier.)

Après quelques mots sur les diverses classifications botaniques, M. Tavernier ajoute :

« Pour qui a connu M. Barbier, il sera facile de comprendre comment il n'a pu hésiter à donner la préférence au système enchanteur de l'immortel professeur d'Upsal. L'idée, toute poétique, qui avait inspiré le célèbre naturaliste suédois, devait donc trouver un écho dans l'esprit chaleureux de notre jeune et ardent professeur.... » (*Ib.*)

Numérisé par Google

« Pendant près de quarante ans, M. Barbier développa avec complaisance les trésors de poésie naturelle, contenue dans la classification toujours florissante de Linné. Pendant quarante ans aussi, il sut attirer au cours du jardin des plantes la jeunesse studieuse de nos écoles, et entretenir en elle l'amour de la botanique. Ses herborisations étaient des rendez-vous de famille, auxquels venaient se joindre de vieux amis de la science et du professeur... » (*Ib.*)

S'il m'était permis de juger du talent et de la manière de procéder de M. Barbier par la lecture de ses nombreux discours, je dirais que j'y ai trouvé la pleine confirmation du jugement que vous venez d'entendre. M. Barbier excellait à présenter la science par son côté le plus aimable et le plus gracieux. Son enseignement éminemment populaire, un langage élégant et même recherché, les épines de la science toujours soigneusement cachées sous les roses, telles furent les causes du grand succès et de la grande faveur qu'obtint le cours de botanique à cette époque.

M. Pauquy, comme M. Barbier, était né avec l'amour de l'histoire naturelle. Son mérite est tout différent de celui de son éloquent prédécesseur. — Laissons parler M. Févez, beaucoup plus compétent que nous pour apprécier deux hommes qui furent, l'un son maître, l'autre son collègue.

« M. Pauquy, dit M. Févez, bien moins brillant que son prédécesseur dans l'art de professer, maniant la parole avec moins d'art et moins d'éclat, et par conséquent moins goûté par les auditeurs simplement ama-

Numérisé par Google

teurs, était peut-être plus particulièrement versé dans les connaissances de l'histoire naturelle, et plaisait, par cela surtout, aux amateurs de la science pure. Dans l'un, on aimait le discoureur gracieux et élégant ; dans l'autre, on appréciait le botaniste érudit et profond. Dans tous deux on reconnaissait des hommes hors ligne. »

Oui, Messieurs, M. Pauquy était un savant et véritable botaniste ; nous en trouvons les preuves dans les manuscrits que nous tenons de l'obligeance de sa famille, dans le riche herbier qu'il offrit si généreusement à la Ville, enfin dans sa *Flore du département*, et autres travaux qui ont été publiés.

S'il est vrai qu'un goût inné, qu'un penchant très-prononcé aient plus particulièrement attiré M. Pauquy vers la botanique, ses manuscrits nous montrent qu'il ne fut étranger à aucune des branches de l'histoire naturelle. Dès l'année 1818, c'est-à-dire pendant qu'il était sur les bancs du collège, il rédigea une classification dichotomique de tout le règne animal, travail fort curieux et qui prouve qu'il possédait déjà des connaissances très-rares à son âge.

Plus tard, à une époque que nous ne pouvons préciser, il écrivait un mémoire intitulé : ***Histoire naturelle générale et particulière des insectes carabiques des environs d'Amiens.*** Je ne parle pas d'une quantité prodigieuse de notes sur la pathologie, la chimie, l'hygiène ; rien n'échappait aux recherches de cet infatigable travailleur.

Revenons à la botanique. A l'âge de dix-huit ans, il écrivit un ***Tableau analytique de tous les genres de plantes de la France.*** Ce travail très-original est une analyse

Numérisé par Google

dichotomique analogue à celle que M. Pauquy avait faite pour le règne animal. Nous trouvons là le germe de l'idée qui lui servit plus tard de guide dans la rédaction de sa Flore du département de la Somme. Cet ouvrage est le principal titre de gloire de M. Pauquy; il a rendu de grands services au pays en facilitant l'étude et les recherches des végétaux propres à notre circonscription. Je ne puis vous présenter ici une analyse, même sommaire, d'un ouvrage d'une originalité incontestable, d'une forme toute de l'invention de M. Pauquy, pour lequel il n'est point de modèles et qui ne trouvera probablement pas d'imitateurs. Le tableau synoptique des familles nous donne une idée générale du plan de l'ouvrage, et nous prouve en même temps que M. Pauquy possédait jusque dans leurs plus petits détails tous les caractères qui distinguent les familles.

Les difficultés aussi bien que les imperfections de la classification naturelle qu'il avait adoptée, ne lui avaient point échappé. Pour remédier au premier inconvénient, il eut recours à ses Tableaux analytiques, dont l'usage est si commode, mais dont la confection exige un très-long et très-pénible travail. Pour corriger les défauts de la méthode naturelle, il publia un savant mémoire dont nous espérons vous faire connaître plus tard le but et les conclusions.

L'œuvre de M. Pauquy ne reçut point d'abord tout l'accueil qui lui était dû. Cette froideur est loin de faire l'éloge de ses contemporains. Notre jeune génération lui a rendu plus de justice. Aujourd'hui la Flore est devenue si rare et d'un prix tellement élevé, que la jeunesse

Numérisé par Google

studieuse est obligée de recourir à des ouvrages beaucoup moins bien appropriés à ses besoins. La science a le plus grand intérêt à ce que ce livre soit réimprimé le plus tôt possible.

Vous parler de M. Févez, c'est, Messieurs, réveiller en nous un douloureux souvenir. L'année dernière, à pareille époque, il était ici, au milieu de nous ; à cette place il ouvrait ce cours, dans la plénitude de ses brillantes facultés, et vous l'avez vu parcourir, avec les solides qualités qui le distinguaient, le cadre ordinaire de ses excellentes leçons. Il jouissait à peine d'un repos nécessaire, qu'une maladie grave est venue le frapper et terminer, d'une manière aussi prompte qu'inattendue, son intelligente et laborieuse carrière.

M. Févez n'était point un botaniste, bien qu'il eût été dans sa jeunesse un des lauréats du cours de botanique ; M. Févez n'avait point de spécialité, il excellait en tout. L'anatomie, la thérapeutique, la pharmacologie, la pathologie, l'hygiène, la chimie, en un mot toutes les connaissances médicales lui étaient familières. Mais ce qui faisait de M. Févez un homme hors ligne, c'était moins sa science aussi profonde que variée, qu'une qualité bien rare, son prodigieux talent de professeur. Non-seulement il s'assimilait toutes les connaissances avec une merveilleuse facilité, mais il savait les transmettre, les communiquer aux autres avec une simplicité, une aisance admirables. Dans la chaire de botanique on reconnaissait à son langage sobre, clair et précis, l'ancien professeur d'anatomie. Toujours le mot propre, exact, arrivait pour peindre sa pensée. C'était la science,

Numérisé par Google

dépouillée, il est vrai, de ses grâces et de ses ornements, mais c'était la science avec ses formes nettement et vigoureusement dessinées. Il était impossible de ne pas reconnaître dans le professeur l'homme au jugement sain, à l'esprit droit, juste et précis ; au caractère ferme, énergique et loyal.

Si la popularité, la science et le talent de nos devanciers rendent notre mission délicate, nous n'y voyons pas cependant un motif de découragement. Nous trouverons dans leur succès un stimulant pour les efforts que nous ne cesserons de faire dans le but de vous rendre la science agréable et facile. Nous avons la confiance que le culte de la botanique retrouvera parmi nous quelque chose de son ancienne splendeur. Nous comptons pour cela bien moins sur notre mérite personnel que sur les circonstances heureuses qui nous entourent.

Tout semble en effet concourir à applanir les difficultés de notre tâche.

Dans la jeunesse ardente et laborieuse de nos écoles qui jettent tant d'éclat sur notre cité, nous trouverons un auditoire nombreux et animé du désir de recueillir des connaissances qui entrent pour une si large part dans notre civilisation moderne.

La science vient, pour ainsi dire, s'offrir d'elle-même à nous et nous pénètre ici sans peine et sans efforts de sa vive et précieuse lumière. Ici notre bel établissement botanique, si riche en végétaux rares et bien choisis, si bien cultivé par l'habile conservateur qui lui donne depuis tant d'années des soins aussi zélés qu'intelligents, nous présente un agréable et magnifique champ d'études.

Numérisé par Google

Enfin, Messieurs, laissez-moi vous signaler, en finissant, une preuve du réveil de l'esprit scientifique qui s'opère au sein de notre intelligente population. Il y a quelques mois, des hommes, amis dévoués de la science et de la jeunesse, concevaient le projet de fonder au milieu de nous une Société d'histoire naturelle. La *Société linnéenne du Nord de la France*, née d'hier, marche déjà d'un pas ferme et rapide vers son noble but: instruire et moraliser la jeunesse, doter notre ville de riches collections, répandre et propager le goût des sciences naturelles. Des jeunes gens, en grand nombre, ont répondu à l'appel des hommes honorables qui seront pour eux des guides et des amis.

Des excursions zoologiques, botaniques et géologiques feront rapidement connaître toutes les productions naturelles de notre circonscription.

A nous, jeunes botanistes, d'aller grossir les rangs, déjà très-serrés de la nouvelle Société ! A vous, dignes vétérans de la science, de nous encourager par votre exemple, de nous éclairer de vos savants conseils ! Puisse ce mutuel concours, que j'entrevois avec bonheur, tourner au profit de la science, de la morale et du bien public! Une réunion de savants va bientôt venir dans nos murs tenir une de ses brillantes assises scientifiques. Puisse chacun d'eux nous dire, en nous quittant : Amiens va devenir une ville aussi grande par sa science qu'elle l'est déjà par la richesse de son commerce et par la prospérité de son industrie !

Numérisé par Google

Il peut être intéressant de constater quel fut le début de l'enseignement botanique dans notre ville, et l'on nous saura gré de réimprimer *tel quel* un opuscule devenu assez rare, et publié, sous les auspices du duc de Chaulnes et sans nom d'auteur, par Dom Robbe, membre de l'Académie d'Amiens, et fondateur de notre jardin botanique.

En 1754, à l'époque où Linné publiait ses principaux ouvrages, Dom Robbe adoptait non seulement le système, mais encore la façon d'enseigner du maître. Le jardin botanique d'Amiens doit être un des premiers dont on ait disposé les plantes suivant le système de Linné, et c'est sans doute dans les *Amœnitates academicæ*, dont les premiers volumes, publiés à cette époque, renfermaient la *Flora œconomica* d'Aspelin, le *Vires plantarum* d'Hasselquist, etc., que Dom Robbe a puisé l'idée des divisions économiques et médicinales qui forment la base de sa classification. Les *démonstrations* que Dom Robbe inaugurait le 27 juin 1754 dans le jardin même sont peut-être les premières qu'ait suscitées l'exemple de Linné.

Numérisé par Google